

Qui vive parmi les écureuils de l'automne?  
Vif-argent du corps, oriflamme ou feuillage,  
Le souvenir de l'amour à l'avenir se confond.  
Qui cherchez-vous? Quel être ou quel espace apaisé  
De paysage en pays, de regards en étreintes?  
Est-ce le fleuve ou les années à l'horizon?  
Le monde est vieux mais sa lumière vient de naître  
Comme naît dans la chair, dans le souffle et l'image  
Un désir où l'aimée ressemble au matin vert.

Moi qui tant vous ressemble,  
Nous vie dans le vide,  
Moi qu'amour et mort,  
Espoir, absence déchirent,  
Que voulez-vous que me donne un mot  
Qui ne crie, ne songe ni ne chante,  
Ne s'éteint au seuil du silence  
Telle cette joie au bord des larmes  
Qui me ressemble et vous ressemble,  
Nous qui sommes trace éphémère  
Dans la merveille et dans l'effroi.

Si tu es,  
Toi l'innommé, l'absent  
Qu'en ce monde nul ne sait  
Sinon par songe de faiblesse ou d'orgueil,  
Tu ne peux être que secret,  
Tu ne serais que le secret,  
Celui qui ravit, qui déchire,  
Qui creuse une ombre en chaque chose  
Ou dans le ciel interne.  
Qu'ils se taisent  
Ceux qui osent te proclamer!  
Ils ne clament que le désir  
(Tremblement ou superbe)  
Et te nommant t'annulent,  
Toi, secret peut-être  
Du secret que nous sommes.

L'haleine océane dans le noir.  
Pays de sel, pays de sable,  
Barbare marée de l'origine,  
Femme surgie aux glissades du phare,  
Fuite blafarde sur les tables des grèves.  
Le souffle ténébreux, le halètement fauve  
Et toujours le ruissellement des galaxies.  
Tu buvais la laiteuse nuit,  
Espérais la brise natale,  
Femme surgie, femme perdue,  
Ame de l'île.

GEORGES EMMANUEL CLANCIER

.../...

STNOZ  
RNOZ  
DNOZ  
SEWNOZ

Seule maille de la distance et des jours,  
Page arrachée d'une histoire  
Que nul ne sait lire,  
Pas craintif vers l'horizon masqué...  
Et pourtant les millénaires d'un peuple familier  
(Beauté du ciel, des forêts, des femmes),  
L'immensité totale de vivre;  
Et ta fureur, amour, au centre du souffle.

Ecoutez, mais l'or est tardif cette année  
Qui germe aux seins des filles  
Trop longtemps caressées,  
Et la nuit se replie dans l'ornière durcie,  
Son souffle hagard tâtant le voyageur sans nom  
A pousser vers la faille.

Visage pour une histoire perdue,  
Une main pour quelque empire de meurtre,  
La vigne et l'ombre pour une caresse première,  
Du bleu pour le son feutré du désir.

D'une rive tu veilles l'autre.

Le flux d'odeur et d'ombre  
(Ses traînées d'étoiles sauvages,  
Ses zones d'astres apprivoisés)  
Emplit ton souffle.

Tu veilles, enfant perdu, âme fauve,  
Poussière effacée, conquérant sans armes,  
Tu rêves de joindre la plage obscure  
(Quel vent, quel silence t'y déposeront?)  
A la berge où brillent vainement les noms  
De ce lieu, de cette veille où tu te loves.

Chaleur, violence, oubli du nom,  
Du chemin, de la date, et mémoire  
Du premier matin quand  
La vie était chaleur, violence,  
Oubli, feu caressant  
Comme un berceau de joncs, cette neige  
Où s'enfonce, où se fond, où se perd  
Pour renaître sans fin notre chair.  
Chaleur et violence  
Que cerne le visage,  
Neige des seins où s'endort le souvenir,  
Palmes blanches du ventre innocent,  
Sournoise avidité.  
Oubli.

GEORGES EMMANUEL CLANCIER

